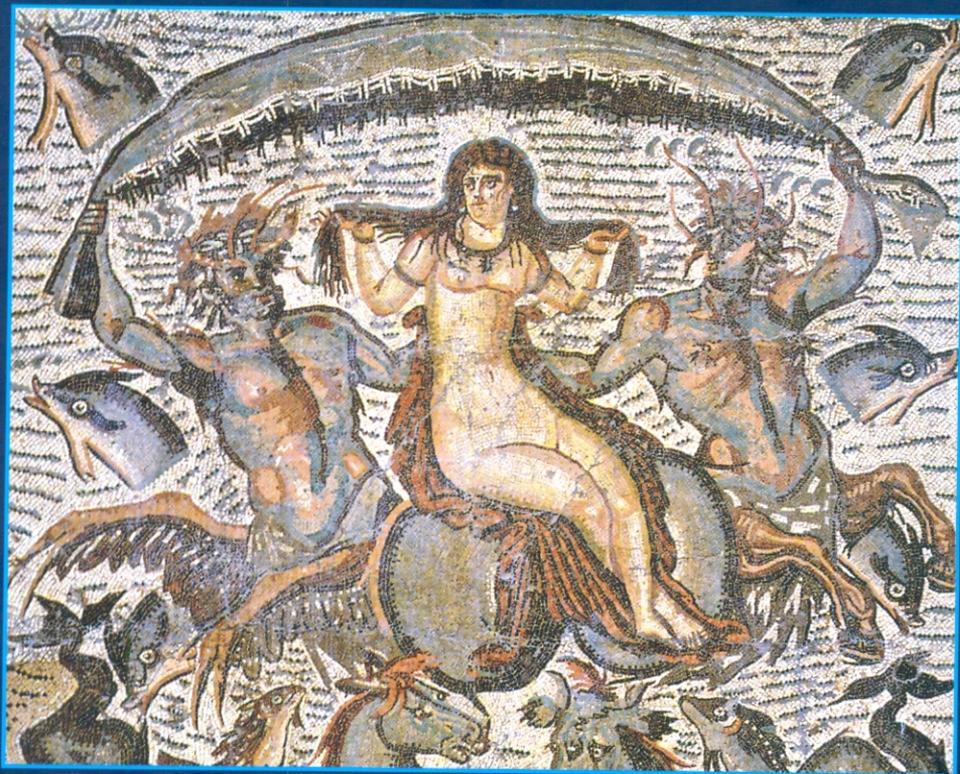


LE PATRIMOINE DE L'EAU EN ALGÉRIE

Mémoire & permanence



AREA-ED [barzakh]

LA MÉMOIRE DE L'EAU, LA MAIN DES HOMMES

Ghania Mouffok*

LE DERNIER MEUNIER DE L'AKFADOU

Rencontrer le dernier couple de meuniers des Ath Mansour, Tayeb Bouaïfel, 79 ans, et sa femme, Djidda, 73 ans, dans le village d'Imeghdassen, commune de l'Akfadou, c'est rencontrer un pan d'histoire naturelle, sociale et politique. C'est raconter la mémoire de l'eau dans ces régions montagneuses où les sources coulent au gré des saisons pendant que le temps s'écoule et que changent les pratiques sociales.

Autrefois, se souviennent-ils, chaque famille, chaque clan possédait son moulin, *tassirth* en berbère, pour moudre le blé, *irden*, ou l'orge, *timzine*, une part pour les hommes, finement moulue, une part, plus grossière, pour les animaux, des bœufs le plus souvent. Dans ces régions accrochées à 1200 m d'altitude, l'autosubsistance était alors une condition de survie. Aujourd'hui, alors que les produits manufacturés sont disponibles dans toutes les échoppes de campagne, c'est à l'amour d'un fils, Si Tayeb, pour son père disparu que l'on doit sans doute la survie du dernier moulin de l'Akfadou. En 1956, la guerre d'Algérie fait rage, le colonel Amirouche arpente ces montagnes, organise la résistance au colonialisme, il est une légende, son courage est chanté, sa bravoure est exemplaire. Ses troupes de maquisards, affamées, épuisées, harcelées par l'armée française qui se vante de mater « la rébellion », trouvent parfois refuge au moulin pour partager une galette volée à la misère environnante. Mais les montagnes ont des oreilles, le père Ameziane Bouaïfel est accusé de soutenir le FLN, Front de Libération Nationale. Arrêté en 1959 par l'armée coloniale, il disparaît à jamais. « Il n'a pas de tombe mais on sait où il a été tué, *di lekhlā*, là où les hommes ne vivent pas. Son corps a peut-être été mangé par les chacals, *ouchen* » dit sobrement son fils. Ne reste de ce père sans tombe que ce moulin.

* Journaliste indépendante.

Le maintenir en vie, c'est rappeler que ce père a existé en dépit de l'impossible deuil. Et c'est sans doute pour cette raison que Si Tayeb répugne à éteindre son mouvement comme le lui conseillent ses propres fils, alors que tout autour, les autres moulins, l'un après l'autre, se sont tus.

Têtu, calme, sourire en coin, le dernier meunier accueille les visiteurs et, attendant leur curiosité, la provoquant, disponible au partage, inépuisable, se tient confortablement installé près d'un poêle en fonte alimenté de bûches du jardin, dans la maison du moulin. Une maison de pierre, construite en bordure du chemin qui monte vers le village tandis que sous les fondations arrive l'eau bouillonnante de la source dans un délicieux bruit de vagues et de petite fureur.

C'est l'hiver, l'eau est généreuse, elle descend depuis la haute montagne, *adrar*, qui domine le village, par un chemin ingénieux, chaque jour entretenu ; retenue ou libérée, elle alimente de son énergie la puissante hélice en bois, *tariacht*, qui se trouve, donc, sous le sol. Et quand tourne l'hélice du dernier moulin, le temps s'arrête. Tout à la main, Si Tayeb s'affaire autour de la meule en pierre posée sur un socle en terre, il prend à l'aide d'une grosse louche en bois, qui sert encore d'unité de mesure, les graines déposées la veille ou le matin même par les rares habitants qui continuent de solliciter ses services, et les entasse dans un entonnoir en bois au centre de la meule qui tourne par la force de l'eau. Pour le remplir il faut cinq *guelbas*, une *guelba* représentant quatre de ces louches en bois et comme autrefois, la part du meunier, payé en nature, est de deux louches sur huit moulues. « Avant, nous rappelle-t-il, il y avait 20 à 30 moulins à grains, entre tous les villages avoisinants, maintenant c'est le dernier en activité. J'ai voulu qu'il vive pour que les gens voient quelque chose d'avant, de naturel. Sinon tout disparaîtra. »

Puis, taquinant la meunière, son épouse Na Djidda qui, munie d'une balayette de branches séchées, rassemble la poudre de blé, il dit : « Maintenant les femmes sont paresseuses, elles préfèrent acheter leur semoule à l'épicerie, parce que c'est tout un travail de préparer les grains à moudre, il faut le trier, le laver, le faire sécher... » Elle se contente de sourire et répond : « Je suis vieille comme ton moulin ». Faisant le sourd, Si Tayeb continue : « Avant, quand j'étais plus jeune, il y avait parfois quatre mètres de neige en hiver, on restait seuls avec les animaux sans quitter nos maisons. On remplissait *ikouffen* (petits greniers

de terre, ndr) pour l'hiver. Maintenant il y a moins de neige, au pire on reste trois jours sans sortir, il y a moins d'eau et si le bateau s'arrête, on meurt de faim ». Allusion aux bateaux qui, tout au long de l'année, déchargent la semoule importée faisant de l'Algérie l'un des plus grands importateurs de blé au monde. Et si on demande à Si Tayeb – dans sa salopette de travail blanche couverte de poussière de grains, alors qu'il pénètre, en chaussettes, « toujours propres », dans la cuve au sol qui recueille la farine – quel est son métier, il repousse son bonnet, gris cramoisi, sur la tête, les yeux presque aveugles, et il répond : « Je dis que je suis *fellah*, paysan, sinon qui se souvient du métier de meunier ? »

Son métier préféré pourtant. Pragmatique et malicieux il explique : « Quand tu es *fellah*, tu dois labourer, préparer le jardin, il te faut six mois de travail pour récolter. Moi, regarde, j'ai travaillé ce matin et ce soir j'ai à manger, je suis payé tout de suite, c'est mieux que d'attendre. En plus, les graines moulues par mon moulin sont meilleures que celles moulues à l'électricité parce qu'elles ont le temps de respirer, en plus *d'el benna*, la saveur, cette semoule porte la *baraka*. »

La matinée tire à sa fin, le travail du meunier est fini pour aujourd'hui. Il est temps d'arrêter l'hélice de bois, et pour ce faire, il faut marcher jusqu'à la source. Satisfait, Si Tayeb prend sa canne et en profite pour nous faire visiter son territoire tel un seigneur de l'Akfadou. Pour remonter vers la source, *anzar*, il faut contourner les jardins, modestes parcelles en étage qui se reposent en hiver ; les figuiers, les cerisiers, les pruniers, les vignes sans feuille attendent le printemps. Puis il faut prendre le sentier de terre et de pierre, serpentant sur un kilomètre, jusqu'au bras du torrent qui se fraye un passage entre épineux et lentisque.

L'eau des sources passe sous un pont de pierre aménagé et coule le long d'une canalisation faite d'écorce de chêne-liège. De là, elle descend vers le moulin, son passage étant rendu possible par un amas de cailloux qui canalise son chemin, *aregrej*. En hiver, une fois le travail terminé, il faut tous les jours détruire ce verrou naturel sinon, quand l'eau est trop forte, elle risque d'emporter le moulin. Le torrent qui arrive de l'Akfadou se partage ainsi entre *tassirth* et les canalisations en PVC qui alimentent le village. L'eau qui va vers le moulin descend une pente, au-dessus de laquelle est montée une plate-forme en bois depuis laquelle on ouvre et ferme les vannes rudimentaires à

l'aide d'une grande pelle, en bois également. Depuis cette plate-forme, on domine la maison qui abrite le moulin, pendant qu'à nos pieds la plaine se laisse prendre, d'est en ouest, d'un coup d'œil, magnifique paysage de villages perchés, couchés, ramassés au pied des montagnes, dans les creux des ravins, dans les bras des rivières. Zioui, Aït Amara, Farhoun, Awrir, Tasout, Tawrurt, Tagrouldja, Ilbadem, « tous m'apportent aujourd'hui leurs grains » se vante Si Tayeb. Et de continuer : « Tout ce qui est ici est puissant, s'enorgueillit le meunier. Tout : les arbres, l'eau, la nature, comment, alors, ne pas aimer sa maison ? » comme s'il s'adressait à son plus jeune fils, Rabah.

Ce dernier, qui nous accompagne, se dit en effet partagé entre le passé de son père et son propre avenir. Alors que le père se refuse à fermer le moulin des ancêtres, à quitter le village perché dans le silence, quasi abandonné par ses habitants avec ses escaliers de pierre qui chancellent, ses toits de tuiles romaines qui menacent de s'effondrer comme des pans d'histoire, son fils, célibataire, et ses frères mariés, ont choisi de construire leurs maisons, plus bas, à l'extérieur de l'enceinte du village des anciens. Et si son père lui a transmis tout son savoir-faire, ce fils ne s'imagine pas meunier. Si Tayeb sait bien, lui aussi, que son métier est sans avenir ; en revanche, il pense que la mémoire, elle, est porteuse d'avenir parce que le monde est curieux de son histoire.

Plus tard, réunis autour d'un pique-nique de montagne délicatement préparé par Na Djidda, entre beignets savoureux, galette encore chaude, huile d'olive rustique, figues sèches et bien entendu semoule moulue et grillée, un mélange de blé, de maïs, d'orge, nous parlerons histoire. Si Tayeb croit savoir que son moulin à eau, il le doit peut-être aux Berbéro-andalous qui, fuyant l'Espagne au XIV^e siècle, s'étaient installés à Bejaïa, wilaya dont la commune d'Imeghdassen dépend aujourd'hui. C'est ce qui expliquerait, selon lui, les noms arabes des différentes pièces qui constituent le moulin. Les meules des berbères étaient plus rudimentaires : deux grosses pierres polies, la meule supérieure étant munie d'un manche en bois que l'on actionne à la main afin d'obtenir la mouture de grain. « Tout ça, ce sont nos ancêtres qui nous l'ont laissé, et c'est d'une grande valeur. » Accoudé à son balcon de patriarche, il conclut, joyeux de sa décision sans appel : « C'est ici que je mourrai ». Na Aldjia confirme : « Il ne partira jamais ». Le fils qui partage encore le domicile paternel en attendant de fonder son foyer se tait. Rester ? Lui aussi il le souhaite, mais pour faire

quoi ? La petite échoppe du père où l'on trouve des bougies – ces chandelles qui doivent leur nom à la région grâce à la cire qui en est à l'origine – et du sel, des casseroles et des ficelles, est si difficile d'accès, alors qu'elle n'accueille déjà plus grand monde. « Il n'y a pas de route carrossable et les voitures ne peuvent pas monter au village, alors il faut porter toutes les marchandises à dos d'homme » déplore Rabah. Dans ces régions de chômage endémique, où les parcelles de terre s'héritent dans l'indivision, trop morcelées de toute manière pour se prêter à une agriculture rentable, quand par ailleurs les sources s'assèchent en été dans ces régions sans industrie et où seuls quelques emplois de fonctionnaire permettent de gagner sa vie, Rabah se cherche un avenir, comme toute la région.

En attendant, il nous mène sur des chemins de boue qui montent du village, où l'eau affleure en petit bouillonnement, jusque dans les pâturages, au pied du mont de l'Akfadou, où paissent des vaches paisibles qui broutent une herbe grasse gorgée d'eau. Bruits cristallins, air pur, nous dominons le monde assis sur les murs de magnifiques abreuvoirs rectangulaires en Pierre. De construction récente, ces abreuvoirs tout neufs témoignent du désir de faire renaître ici, sur ces terres peu à peu abandonnées, des activités lucratives qui maintiendraient le désir de rester sans être appelé par les villes qui elles-mêmes n'offrent plus de débouchés professionnels. Rabah se surprend à s'imaginer transformant cette boue, si ce n'est en or, du moins en emploi. Le tourisme pourrait devenir son avenir. Les maisons du village pourraient servir de gîte, et le moulin à eau de mémoire régionale. Déjà les touristes y viennent en curieux et en bus pour la journée, et ils seraient sans doute nombreux à vouloir s'attarder dans ce petit coin de paradis austère et splendide pour peu que la région se donne les moyens de les accueillir.

Dans toutes ces régions de montagne, au cœur de la Kabylie, et jusqu'aux plaines, c'est un rêve partagé, d'Imeghdassen en passant par Toudja et jusqu'à Bejaïa ville, on se demande comment transformer cette richesse hydrique et historique en atout, en une économie du tourisme pour que renaissent ceux qui se meurent : villages, mémoires, savoir-faire, histoire millénaire bâtie le long des routes de l'eau.



MODEL



utes ces régions de montagne, au cœur de la Kabylie, et jusqu'aux plaines, c'



utes ces régions de montagne, au cœur de la Kabylie, et jusqu'aux plaines, c'



TOUDJA : QUAND LE SOUK EL FELLAH DEVIENT LA MAISON DE L'EAU

Pour aller à Toudja il faut descendre à une cinquantaine de kilomètres d'Imaghdassen, où à cinq cents mètres d'altitude est perchée cette commune, à 16 km à vol d'oiseau de la ville de Bejaïa, chef lieu de la wilaya dont elle dépend administrativement. Par cette matinée de lumière étincelante, accompagnés par Djamil Aïssani, mathématicien, président de l'Association GEHIMAB¹, nous sommes attendus à *l'Had Oukli*, au cœur de la ville, par les élus locaux, les notables, devant le tout nouveau Musée de l'eau, *Akham wamen*, la Maison de l'eau en berbère. Bien que tout récent, cet édifice, unique en Algérie, fait déjà partie de l'histoire de la commune, adopté par l'ensemble de la région, telle une nouvelle trace des liens intimes qui lient cette terre à son eau naturelle, liens fondateurs d'une histoire millénaire bâtie au pied du Djbel Aghbalou, l'une des dénominations de la source en berbère. Un mont qui, depuis ses 1.317 m d'altitude, domine et protège Toudja. Ce massif de pierre est un véritable réservoir naturel d'eau des sources ; ce sont de ses entrailles qu'elle dévale jusqu'à l'entrée du village avant d'être emmagasinée dans un autre réservoir, bâti celui-là, creusé dans la roche, au lieu dit *Aïnseur*, du nom de la source-mère dont la seule évocation charrie histoire locale et littérature orale. C'est sur ce site partagé avec la mosquée, sa voisine, que se tenaient les assemblées citoyennes de la *djemaâ*, en protecteurs tutélaires.

A l'aube du XXI^e siècle, avec cette Maison de l'eau, c'est une nouvelle génération qui marque de son sceau cette mémoire, afin de se souvenir que depuis plus de 2.000 ans, la source de Toudja coule pour le bien-être des hommes. C'est à elle que les Toudjéens doivent leur réputation et leur puissance. L'eau « rare » dont elle les abreuve irrigue leurs jardins et fait tourner leurs moulins tout en alimentant leur imaginaire en poésie, chants de femmes et rituels.

Tout a commencé, se souvient pour nous Djamil Aïssani, par la quête de manuscrits anciens par l'association GEHIMAB, quête qui très vite se transformera en intérêt



¹ . Groupe d'études sur l'histoire des mathématiques à Bougie médiévale (voir portrait page XXXX).



pour les ressources hydriques de la région, car ici tout finit et commence aux pieds des sources. « Tout est parti de l'aqueduc romain. On savait depuis 1991, date de la naissance de notre association, que c'était historiquement l'un des monuments les plus importants de Bejaïa. Mais la population ne se sentait pas de lien avec ce monument romain, il lui était extérieur. Puis nous nous sommes intéressés

à l'usage de l'eau, aux savoir-faire locaux. Au début, nous voulions juste faire un musée virtuel, mais nous avons senti un véritable intérêt de la population pour nos projets. Un intérêt en ouvrant un autre, c'était comme des poupées gigognes, jusqu'au jour où l'APC, l'Assemblée Populaire Communale, nous a proposé de transformer l'ancien Souk El Fellah en musée. Cette offre a changé la donne et nous a permis de créer cette Maison de l'eau. »

Voilà qui n'est pas banal ! Et c'est ainsi que cette ancienne grande surface commerciale, datant de l'ère révolue du socialisme, s'est trouvée une nouvelle vocation, au service de l'intérêt général. Inauguré en mars 2010, l'édifice, aux proportions idéales, d'une blancheur immaculée, avec un magnifique toit de tuiles rouges, a été rénové entièrement pour devenir digne de sa vocation. L'espace permet de véritables lieux d'expositions qui se parcourent avec bonheur. *Agham wamen*, peut-on lire dans le prospectus, « (...) renferme une exposition permanente qui permet de cerner la problématique de l'eau à Toudja. La première partie concerne l'aspect historique, liée à Aghbalou et à l'aqueduc de Saldae. La seconde partie aborde l'usage de l'eau à Toudja, notamment la mise en valeur des savoirs locaux, répartition de l'eau, utilisation des moulins à eau, poterie de Toudja. A terme, l'espace muséal aura pour mission d'aborder le thème de l'eau sous toutes ses formes. » Financé par l'Union Européenne, le projet est ambitieux, mais sans le soutien de la population, il aurait perdu de son intérêt. « Le jour de l'inauguration du musée, on avait une véritable angoisse, on se demandait si la population allait s'approprier le projet ou le rejeter » raconte avec enthousiasme Kasmi M'hand, journaliste qui, bien que né à Toudja, vit à Alger, tout en étant totalement investi dans ce renouveau régional. L'inquiétude était telle que les initiateurs du projet se choisissent une « marraine de choc » en la personne de Djamilia Bouhired, qui plus qu'héroïne de la guerre de libération nationale en est, dans l'imaginaire, quasiment

l'incarnation. « Quand elle est arrivée, des milliers de personnes avaient pris d'assaut le musée. Djamilia prend un verre d'eau et elle dit : 'j'étais malade et depuis que j'ai bu votre eau je suis guérie.' C'était gagné. Depuis, toutes les femmes de Toudja ont visité le musée, du jamais vu ! Le lendemain, tout le monde voulait offrir une jarre, un objet... »

Depuis, la stratégie des poupées gigognes continue d'agir. Par-delà la mémoire et l'histoire, l'ambition autour de ce musée est de créer de nouvelles dynamiques créatrices d'emploi, de richesse, d'activités, dont l'addition serait comme un nouveau souffle de vie dans ces régions magnifiques mais qui ne font plus vivre ses hommes et ses femmes condamnés à migrer vers les villes et pour lesquels le tourisme pourrait représenter une alternative. C'est sans doute pour cela que ce musée, sorti des eaux, est plus qu'un espace de mise en valeur d'un patrimoine immatériel : sa propre matérialité incarne désormais cette alternative, telle une invitation aux touristes. Pendant qu'au présent et sous les regards attentifs de la population, il ouvre le désir d'autres mises en valeur – toujours sous l'impulsion de l'association GEHIMAB qui fonctionne comme une véritable intelligence collective –, et le soutien des autorités locales. Un chantier en ouvrant un autre : après la Maison de l'eau, ils projettent désormais de rénover le chemin, oublié, des moulins à eau.

LE CHEMIN DES MOULINS

En 1848, apprend-on au Musée de l'eau, Ernest Carette, ingénieur polytechnicien arrivé dans les bagages de la colonisation, comptait, à Toudja, 20 moulins à eau encore en activité sur les 101 disponibles. Et si aujourd'hui, plus aucun d'entre eux n'est en activité, leurs souvenirs demeurent vivants à travers la toponymie : *ighzer n'tesyar* ou « Le Chemin des moulins », c'est le nom toujours en usage pour cet oued de quelques kilomètres qui traverse le village de haut en bas, entre jardins et cascades, et le long duquel, autrefois, grâce à la force de l'eau, tournaient les meules. Nous l'empruntons en smala joyeuse, entre adhérents de GEHIMAB, élus locaux et citoyens, accompagnés par une incroyable lumière d'hiver qui magnifie les gens et les lieux.

Première escale, nous nous arrêtons au quartier d'Ihadaden, le quartier des forgerons réputés autrefois pour leur maîtrise de l'eau et du feu, au lieu-dit *Qaâ timri* que l'on peut traduire par « la sortie du rocher ». Là où, se souvient le médecin du village – descendant de ces forgerons dont il porte le nom –,

petit, il venait se laver à deux pas de la maison familiale. En cet hiver généreux, l'eau s'écoule de la roche et le docteur Ihadaden caresse un creux antique dans la pierre qui autrefois lui servait de porte-savon, et ce jusqu'à la fin des années 70. « Depuis, regrette-t-il presque, tout le monde a de l'eau à la maison. » C'est ici que commence « Le Chemin des moulins ». Les restes du premier moulin, plantés dans le jardin en pente traversé par une minuscule rivière, s'accrochent aux herbes sauvages, ancrés comme son nom, *tassirth el kaïd*, le moulin du caïd.

A quelques mètres de là, une cascade, un bassin, « c'est là que les femmes venaient faire la lessive, pendant que la force de l'eau arrosait les jardins ». Des jardins demeurés luxuriants en dépit de l'abandon de certains que les propriétaires ne visitent que le temps des vacances. Néfliers, figuiers, sortent des roches, se penchent au soleil, les pieds dans l'eau. Mais ici, l'arbre-roi c'est l'oranger de Toudja. La saveur de ses fruits fut même immortalisée par le vénérable poète kabyle Si M'hand Ou M'hand. On dit que sa peau est si fine qu'elle se mange avec la chair. Et l'on croise encore des survivants de cet oranger célèbre s'arc-boutant jusqu'aux cimes, le tronc fin et tremblant, mais sa culture malheureusement se perd.

De jardin en jardin, du premier moulin au dernier, nous voilà, cinq cents mètres plus bas, sur la parcelle de terre des Aït Sahli où l'un des descendants, Aït Sahlia Salah, prend très au sérieux son héritage. Retraité de la SNCF, il est dépositaire d'une nouvelle mission : reconstruire, reconstituer le moulin de ses parents qui furent meuniers. Déjà, grâce au musée et dans la foulée de sa construction, la route qui y mène a été entièrement goudronnée. Selon Mr Aït Sahlia, c'est à partir de 1956 que ces moulins ont commencé à tomber en ruine, pendant la guerre de libération nationale, l'armée coloniale ayant interdit aux habitants de moudre les grains pour contrôler la distribution des vivres et ainsi affamer les maquisards qu'en solidarité la population nourrissait. Pourtant, Mr Aït Sahlia se rappelle encore de la manière dont était organisée la distribution des ressources hydriques, modulée par *l'adban*, l'appel à la prière : un temps pour les jardins, chaque jardin bénéficiant d'une heure à une heure et demi d'arrosage ; un temps pour les moulins qui « travaillaient toute la nuit ». Sur le site, les travaux de rénovation, ambitieux, sont à l'arrêt, à la recherche de financements, même si la mairie a déjà procédé au nettoyage et à la réparation de certaines parties communes. Cheveux grisonnants, trapu et tenace, le cartable encombré de coupures de presse, de trouvailles sur l'histoire, Mr Aït Sahlia tient son idée : après la rénovation du moulin, il envisage d'ouvrir un

restaurant qui servirait des spécialités régionales. Un projet à portée de main, c'est sûr, vu la détermination du personnage. Toute la commune bruit ainsi de mille projets. C'est ce que Kasmi M'hand appelle, dans cette ville ceinturée de canaux à ciel ouvert, *la force de la goutte d'eau* : « A partir d'une goutte d'eau, se crée un premier cercle concentrique, c'est le musée ; puis un deuxième, avec les moulins à eau ; puis un troisième, comme un sauvetage au fil de l'eau... ». Participant de cette dynamique, ce journaliste plein d'entrain et de faconde s'inscrit dans ce troisième cercle avec un projet d'éco-gîte.

Son éco-gîte, il l'imagine déjà installé dans la maison familiale, aujourd'hui délaissée derrière ses hauts murs de pierre qui datent du XVIII^e siècle. « Ce petit gîte, affirme-t-il, rayonnera sur le hameau, la petite vieille y ramènera ses œufs, les femmes prépareront *abazine*, le *barkoukes*, c'est mon utopique avenir ». Cinquante-sept ans, bâti comme un roc, il s'arrête devant un vieil olivier : « Voyez cet olivier, il a dû voir passer Firmus le Romain, les veillées d'armes des partisans de Cheikh Aziz, le fils de Cheikh Aheddad. Regardez comme il toise le monde, pourtant, il suffirait d'un petit incendie pour qu'il disparaisse ». D'où un autre cercle concentrique : « Il faut rétablir la biodiversité du site ». Et de conclure : « J'approche de la retraite, et je voudrais vivre la vie que je n'ai pas eu le temps de vivre, faire les choses que nous n'avons pas faites. Nous avons fait dans ce pays du développement anarchique, maintenant on doit faire du développement intégré ». Source intarissable de bienfaits par le passé, les eaux de Toudja sauront-elles devenir son avenir, entre éco-tourisme et développement intégré ? C'est en tout cas la conviction des membres de l'association GEHIMAB pour lesquels la mémoire de l'eau ne s'arrête pas à Toudja mais embrasse toute la région tel un cercle magique, un parcours touristique et historique qu'ils se proposent de revisiter, de réinvestir. « Le Chemin des moulins » de Toudja la magnifique n'étant qu'une des haltes de ce que ses concepteurs appelle joliment « La Route de l'eau » ou *Avrid waman* en berbère.

LA ROUTE DE L'EAU

Cette « La Route de l'eau » telle qu'imaginée commencera et finira, du petit matin au coucher du soleil, à Bejaïa ville, soit une boucle d'environ 50 km qui se parcourt en moins d'une journée, pour raconter cependant des siècles d'histoire.

A la fin du premier siècle avant Jésus-Christ, l'empereur Auguste édifia deux colonies romaines sur ces terres, l'une à Bejaïa, nomme Saldae, et l'autre à



Tiklat, située à 20 km à l'ouest, vers El Kseur, l'antique Tubusuptu, incluse dans le vaste territoire de la Mauritanie césarienne de Juba II, dont la capitale était Cherchel.

En cinq siècles d'occupation, les Romains prirent le temps de capter, eux aussi, les sources du Mont Aghbalou. Pour ce faire, ils bâtirent un monumental aqueduc, l'aqueduc de Saldæ, depuis les environs de Toudja, pour alimenter la ville. Au pied de la mairie, qui cache en ses murs une magnifique mosaïque que l'on peut librement contempler, une fontaine, dont la construction ramène à l'époque coloniale (1885), témoigne de la complexité de l'ouvrage, et ce par la grâce du cippe² de Lambèse, du nom de la ville où il a été retrouvé, en 1886. Datant du deuxième siècle après Jésus-Christ, et rapatriée à Bejaïa, cette inscription reproduit l'extrait d'une lettre adressée par le gouverneur de

la ville, Varius Clemens, au gouverneur de la Mauritanie césarienne sous le règne d'Adrien (117 à 138). Et elle dit : « Au nom d'une cité splendide et de ses habitants, je te prie Seigneur, d'engager le niveleur Nonius Datus, vétéran de la 3^e légion Augusta, à venir à Saldæ afin d'y terminer son œuvre ». Ainsi donc, on apprend que sans le génie de ce Nonius Datus, ingénieur romain, appelé à la rescousse pour résoudre quelques difficultés, il n'y aurait jamais eu d'aqueduc. Aujourd'hui encore, les spécialistes s'interrogent : « Au milieu du II^e siècle après J.-C., de quelle manière le Librator, ingénieur militaire, Nonius Datus, a-t-il percé la galerie de jonction ? » Une énigme qui laisse rêveur Idir, expert-comptable de profession, qui s'est improvisé archiviste, passionné d'histoire et d'hydraulique depuis qu'il a adhéré à GEHIMAB. Précieux guide sur cette « Route de l'eau », il nous mènera plus tard sur les lieux de l'énigme, à Tiahmaïne, Ifrène, situé à la sortie ouest de Toudja.

C'est sur ce site que l'on peut enfin prendre la mesure de ce que fut l'ouvrage. En bordure de route, au milieu des HLM, les ruines de ce célèbre aqueduc sont encore imposantes. Huit piliers de pierre dominant encore de leur stature la plaine couchée à leur pied tandis que des oliviers centenaires s'accrochent à leurs cimes. Idir nous montre un curieux ornement qui a survécu au temps : l'un des piliers porte une marque romaine, une sculpture de double phallus, pendant que des jeunes filles pudiques nous observent depuis la fenêtre de

2 . Borne ou stèle funéraire formée d'une petite colonne sans chapiteau.

leurs immeubles, bâtis en voisins de l'histoire, paraboles aux fenêtres – saisissant télescopage. L'imagination s'empare de ce moment et se projette des siècles en arrière parcourant le trajet sur des kilomètres de cet ouvrage qui devait être spectaculaire en transportant ainsi les sources de Toudja captées depuis le Djbel Aghbalou pour descendre sur 16,5 km à l'est, entre vallons et plaine, jusqu'à Bejaïa. Mais l'on ne peut s'empêcher de se demander quel rôle jouèrent, sous le règne des Romains, les ancêtres berbères des jeunes filles qui nous regardent pendant que nous admirons ces antiques vestiges ?

Sur le cippe romain, on peut lire de la main de Nonius Datus : « J'ai mis en émulation des hommes de la flotte et des hommes de louage et ils sont parvenus à opérer le percement, et moi, le premier qui avait fait le nivellement, indiqué le tracé et prescrit ce qu'il fallait faire suivant les plans remis à Petronius Celer, j'ai ainsi achevé l'œuvre. Après l'arrivée de l'eau, Varius Clemens en a fait l'inauguration ». Qui étaient « ces hommes de louage » ? Silence de l'histoire, ombres furtives, les indigènes sont absents. Et cette absence témoigne de la difficulté de raconter la geste régionale quand ceux qui ont laissé des traces écrites furent des conquérants, tantôt romains, tantôt ottomans, tantôt français.

Dans cette quête passionnante, ce voyage conçu comme on enjambe l'histoire avant d'arriver à Ifrane, nous nous arrêterons d'abord à *Bir Slam*, le puits de la paix. « C'est l'un des sites les plus importants, explique encore Idir, les Bougiotes lui sont très attachés, il est intégré dans la mémoire. » Et il faut vraiment être de la région pour le remarquer : modeste, coincé entre la route nationale et une vieille bâtisse coloniale, à la sortie de la ville de Bejaïa, direction El Kseur, il est magnifique dans sa solitude. Avec ses arcades qui le surplombent, il témoigne du passé de la puissante dynastie berbère des Hammadites, qui fit de Bougie sa capitale à partir de 1067, la transformant en une ville des lumières baptisée En-Naciria. « Bir Slam, nous explique Idir, est devenu célèbre à l'époque médiévale, parce qu'il était le passage obligé des caravanes qui venaient d'Andalousie, du Maroc pour se rendre à la Mecque ; plus de mille personnes se déplaçaient ensemble et campaient ici. Mais avant de rentrer dans la ville, ils se purifiaient à l'eau de ce puits parce qu'à l'époque, Bejaïa était considérée comme une ville sainte. »

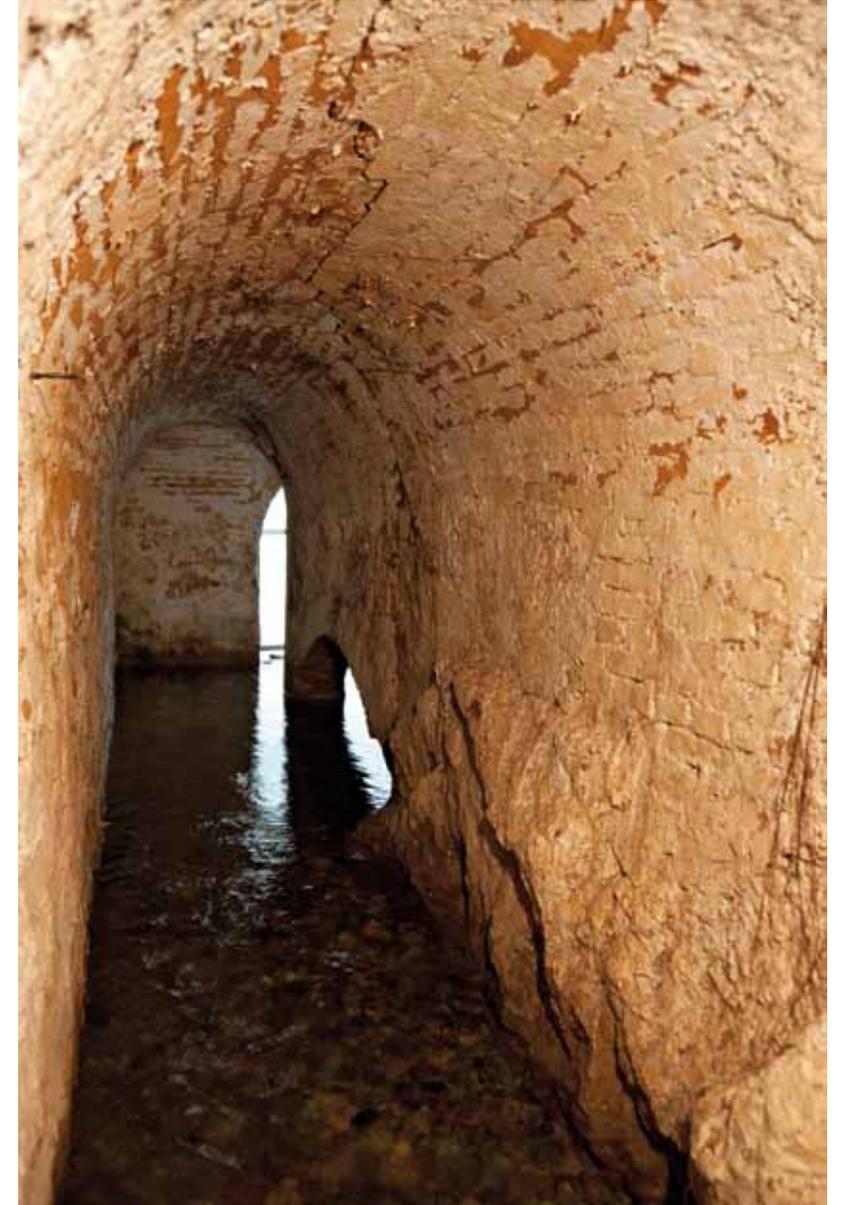


De ce passé magnifié, il ne reste malheureusement que peu de traces, palais, portes fortifiées ayant été rasés par la colonisation qui prétendait apporter la civilisation au mépris de celle des autres. Pourtant on peut lire : « Le grand historien Ibn Khaldoun raconte qu'en l'an 460 de l'hégire, les Hammadides conduits par Moula-en-Naceur avaient dû fuir les tribus arabes déferlant sur le Maghreb, en particulier celle des Beni Hilal qui apportait misère et anarchie, pour se réfugier sur la montagne de Bougie et y fonder une ville qui prit le nom d'En-Naciria mais que tout le monde appelait Bedjaïa du nom de la tribu originaire de l'endroit. En-Naceur fit aménager le port et construire des palais auxquels il donna des noms poétiques ; palais de la Perle, palais de l'Etoile et, satisfait de son œuvre, il se donna le titre de roi de la Mauritanie sétifienne ».

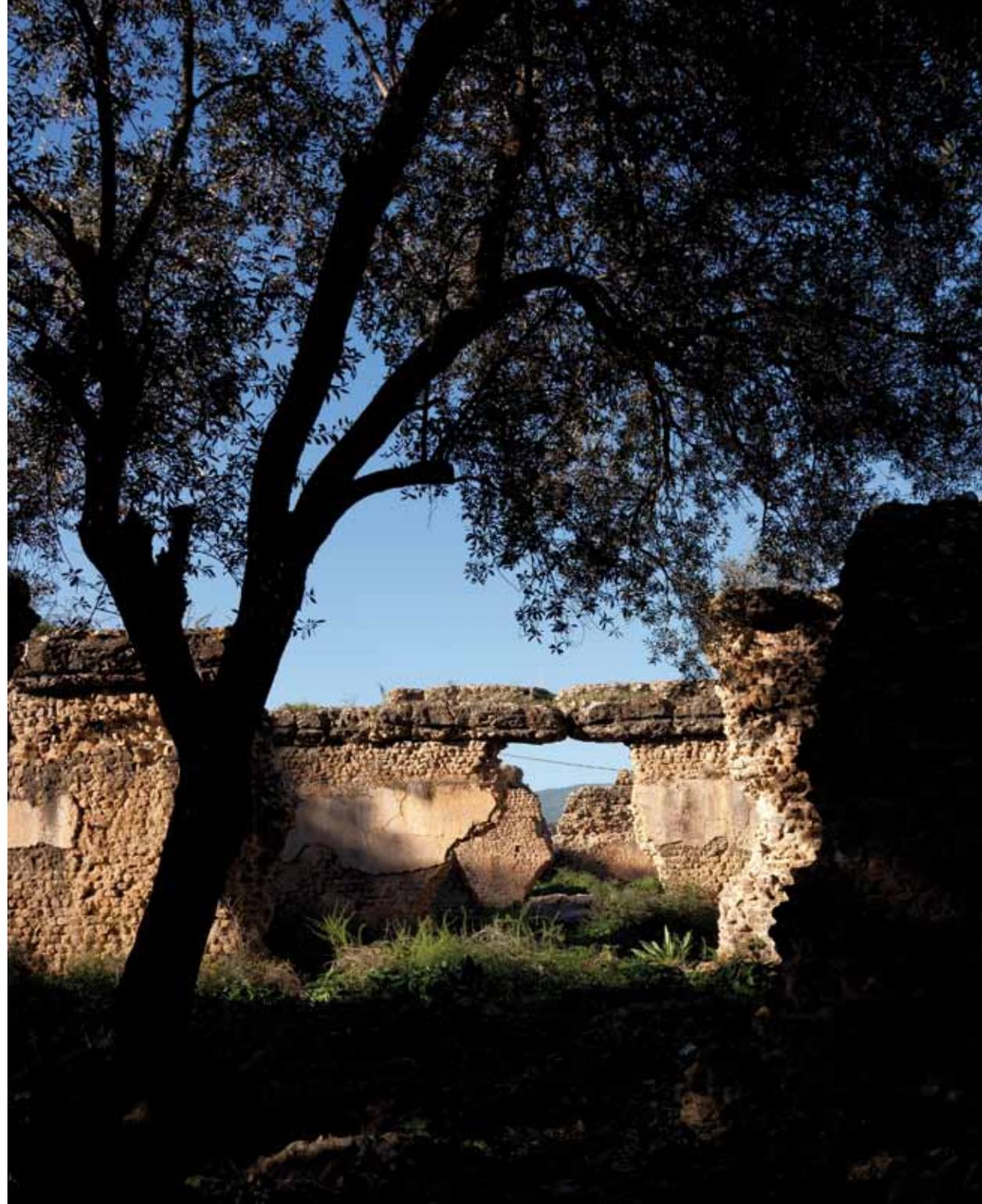
Songeurs, nous laissons derrière nous l'Oued Soummam qui traverse la plaine du même nom (autre lieu historique : c'est ici que fut adoptée, en 1956, la plate-forme de la Soummam, fondatrice de la république idéale de l'Algérie indépendante) et grimpons maintenant vers la commune d'El Kseur en laissant derrière nous Toudja. A travers ces routes de montagne, Idir, dans sa généreuse disponibilité, teste avec nous toutes les ressources de cet *Abrid Wamen*. Nous signalant une mosquée, un arbre, un village, pendant que la route s'enroule autour de la chaîne des monts, Massif d'Aghbalou, d'Ibercien, d'Ifri Ouaghzen et il ne manque pas de nous montrer la grotte de l'ogre. Chemin sur lequel tout se réclame de l'eau des sources qui s'y cachent, même la mosquée, *djemaâ anzar*, appelée en arabe, *djemaâ el ghaït*, du nom de cette prière d'expiation. Mosquée majestueuse, sanctuaire de silence, troublé par le seul bruit d'un pic-vert qui s'attaque au tronc de l'immense caroubier qui, entre cyprès, lauriers-roses, la prédestine à la méditation. Défilent chênes-lièges, maquis au milieu desquels ont été bâtis, puis abandonnés, des villages comme celui des Aït Youcef qui ressemble à un bourg médiéval en Kabylie.

A Almin Tala – encore un nom de source –, nous croisons Hmoumou Sadek, tôlier, puis fellah, de retour au pays pour se refaire une santé sous la protection du mausolée du village, récemment blanchi, au lieu-dit Aït Sid Ahmed. « Un village, c'est dix maisons, explique encore Idir ; un hameau, c'est dix à cent maisons ; et plus de cent, c'est une agglomération. » Alors El Kseur qui nous apparaît maintenant est une agglomération. Située à une vingtaine de kilomètres de Bejaïa et à 3 km d'El Kseur, sur la rive gauche de l'oued Soummam, nous voilà sur les ruines de l'antique Tubusuptu datant de l'époque romaine, Temziedekt pour la période médiévale, et aujourd'hui baptisée de son nom berbère Tiklat.









LA MÉLANCOLIE DES CITERNES D'EL AROUIA

Au milieu d'un champ, s'étendent sur 3.200 mètres carrés les citernes d'El Arouia, contemporaines de l'aqueduc de Toudja, étonnement protégées de l'outrage du temps, protégées peut-être par l'oubli. Aucune pancarte, en effet, ne signale l'existence de ces antiques vestiges romains. Dries Mohand Salah, président de l'association Tiklat, qui nous y attend, porte en lui toute la mélancolie du lieu. « Ce sont, dit-il, les seuls vestiges restés debout, avant il y avait l'ignorance. » Mais depuis qu'à travers ces associations l'intérêt pour ce patrimoine se réveille, le souci de leur conservation est devenu un débat public. Après trois ans de combat, Mohand Salah a remporté une première victoire : ce site est désormais protégé. Jardin de voûtes, d'arcades de pierre, c'est ici que les Romains emmagasinaient l'eau naturelle. « Situées en dehors de l'enceinte, juste au-dessus de la ville, les grandes citernes forment un rectangle de 76 mètres sur 38 mètres, divisé en 15 compartiments de 35,5 mètres de longueur et 4,10 mètres à 4,20 mètres de large », précise le prospectus établi avec soin par l'association Tiklat, du nom berbère de la ville d'El Kseur. « C'est l'appellation berbère dont parle Ibn Khaldoun quand il parle des Bannou Tiklata. » Le prospectus ajoute : « En admettant que ces citernes pouvaient être remplies jusqu'à un mètre des voûtes, on peut estimer leur capacité entre 11.000 et 15.000 mètres carrés ».

Aujourd'hui, note avec amertume Mohand Salah, il n'y a pas d'eau dans la ville, « pourtant, dans les montagnes, il y a des sources, il faudrait les réhabiliter ». Il y a tant de choses à faire, à repenser. A quarante-cinq ans, Mohand Salah soupire devant l'ampleur du travail, alors qu'avec son association, il tente de sensibiliser à ce travail de mémoire et d'avenir. Avant de s'investir totalement dans cette démarche, il était lui-même aveugle à cette richesse, gérant d'une agence de voyage. C'est en visitant le site de Petra en Jordanie, la Syrie et d'autres contrées qu'il a pris conscience de l'intérêt historique de sa ville natale. « J'ai vu dans que, dans ces pays, à partir d'une pierre, on pouvait raconter toute une histoire et attirer des millions de touristes. J'ai alors cherché, et j'ai découvert qu'El Kseur avait une histoire fascinante qui commence bien avant l'arrivée des Romains. Il y avait des gens, quand même, qui habitaient l'Algérie ! La nécropole d'Ibarissen en témoigne. Il nous faut chercher, il ne reste pas grand-chose de ce passé, mais chaque fois que je découvrais quelque chose, j'en

avais des frissons, je voyais ces traces qui s'effacent de la terre. » La nécropole d'Ibarissen – aujourd'hui menacée – est « une nécropole mégalithique, protohistorique, composée d'un seul type de monument funéraire relatif à cette période : les allées couvertes. Ce genre de nécropole est extrêmement rare en Méditerranée, particulièrement en Afrique du Nord. A ce jour, une seule nécropole d'allées couvertes nous est connue, à Aït Raouna, entre Tizirt et Azzefoun. Actuellement, dans la nécropole d'Ibarissen, seules quelques allées couvertes sont apparentes ; une seule est en bon état de conservation, les autres sont soit complètement ou partiellement effondrées. » Avant même d'avoir livré tous ses secrets, ce vestige rare risque de disparaître « de la terre ».

C'est, entre autres, contre cette dégradation et l'oubli, que M'hand et les autres ont fondé, en 2005, l'association Tiklat : « Nous réfléchissons à développer le tourisme de montagne, préserver la nature, la société rurale. Qu'est-ce qu'il faut pour développer nos villages ? Faire des petits, des grands projets, créer de l'emploi, de la richesse, faire participer les citoyens, c'est le tourisme que nous voulons, un tourisme populaire, solidaire. Nous voulons aller de l'avant ». Prendre son avenir en mains comme on se réapproprie les lieux : « Quand on parle des Romains, on oublie que l'on parle de nous. Il y avait des Berbères qui étaient des chefs romains. Quand on regarde attentivement ces citernes on remarque que les Romains, qui portant avaient l'habitude de bâtir avec de grosses pierres taillées, ont eu recours, ici, à des petites pierres. Ils se sont donc adaptés à la culture d'Imazighen ». Une culture orale qui imprègne de ses mots, de cette langue courageuse qui a survécu, grâce aux femmes, à toutes ses contemporaines en Méditerranée. Cette langue, *tamazight*, qui désigne encore les plantes, les arbres, les lieux, les rituels. Mohand Salah se penche et cueille pour nous des lentisques, *timzizdekh* : « on s'en sert pour purifier l'eau et lui donner du goût ». Et pour que ces rituels reviennent au monde, l'association célèbre chaque année *aderyis*, cette plante qui fête l'arrivée du printemps, quand, autrefois, les « femmes allaient en chantant aux fontaines » et qu'elles inventaient « un vaccin contre l'allergie », cueillant « toutes les plantes que fait balancer le vent » pour en agrémenter le couscous. Un couscous aux œufs et aux sept composantes : navet, pomme de terre, *ibawen* (fèves), *sismou* (carroube), *imzir* (lavande), *chilmen* ou *arrihène* pour ?. Des rituels dont s'emparent avec plaisir les nouvelles générations, non plus pour mystifier le passé mais pour désirer de l'avenir, « se battre contre la démission de la société ». « On essaye

d'expliquer aux gens que sans eau, il n'y aura plus de vie, rien du tout, ce sera la terre brûlée. Sans eau, c'est l'enfer ! L'eau c'est le paradis. »

Le soir tombe, et sur ces paroles pleines de sagesse, nous quittons Tiklat.

Retour vers Bejaïa, pour clôturer la boucle de ce surprenant voyage où, sur ces routes tant de fois parcourues, nous apprenons à regarder les richesses d'un monde à fleur d'eau.

Les routes prennent sens et, tel un puzzle, révèlent ce qui nous était caché par l'ignorance d'un pays à l'histoire si peu contée, si mal enseignée. *Abrid wamen* s'achève, comme il se doit, sur la mer Méditerranée, la mère des mers. Somptueux théâtre, le golfe de Bougie invite alors à un autre voyage et pourtant toujours le même.

DEPUIS LA MÈRE DE L'HISTOIRE

Depuis les monts, nous apercevons au loin l'île des Pisans, un bout de rocher de 400 mètres de longueur et de 31 mètres d'altitude, qui affleure sombre sur le bleu de la mer et sur lequel bien des embarcations accostèrent. Cette île est aussi minuscule que sa mémoire est grande. Elle aurait été portée sur les cartes phéniciennes, servant sans doute de comptoir commercial, mais elle doit son nom aux échanges commerciaux entre Bougie et Pise.

Après l'île des Pisans, voici les Aiguades qui se montrent à leur tour. C'est dans cette crique protégée par les montagnes, dans ce qui est aujourd'hui le parc national de Gouraya, que les navigateurs romains, entre autres, mouillaient leurs embarcations et s'approvisionnaient en eau potable, de l'eau de source, bien entendu. Aujourd'hui, seul un mince filet a survécu à l'histoire. Tel un filet de mémoire qui se souvient que c'est depuis *mare nostrum* que sont arrivés bien des voyageurs, bien des conquérants, des curieux, des savants, des exilés, et que sont partis bien des savoirs et des richesses, comme cette cire qui fit les chandelles portant encore le nom de Bougie.

Le Chemin de l'eau est un voyage à mille entrées, mille haltes pour dire une histoire atypique dans ce pays aride qu'est l'Algérie, mais marqué, ici, par l'omniprésence de l'eau apprivoisée par la main des hommes. Que ces derniers aient été Imazighen, Byzantins, Vandales, Romains, Arabes, Espagnols, Français, Algériens, tous se sont tus, j'imagine, comme nous nous taisons

devant le décor splendide qui s'offre à nous à l'heure où le soleil tombe sur le golfe de Bejaïa. Depuis le Cap Carbon, celle que les Arabes appellent la « Mer blanche du milieu » avale le ciel dans un délire de turquoise, bordant Bejaïa, Vegaid, Saldae, Bougie, En Nassiria, chaque langue, chaque peuple la désignant en s'espérant immortel. Ici accostèrent bien des envahisseurs, qui fondèrent des villes, laissèrent des traces avant de partir « sans rien reprendre avec eux », selon l'expression du fils de Tiklat, nous laissant en héritage cette mémoire de l'eau à la source de laquelle les habitants de cette région écriront, peut-être, une nouvelle page à partir d'une goutte d'eau dont la vertu, en tombant, s'élargit de cercle en cercle.

LEXIQUE

Anzar : source. *Aregrej* : amas de cailloux qui canalise l'eau de source et l'achemine vers le moulin. *Guelba* : représente quatre fois le contenu de la louche en bois du meunier, qui sert d'unité de mesure. *Ikouffen* : petits greniers de terre. *Ighzer n'tesyar* : le Chemin des moulins. *Irden* : le blé. *Ouchen* : les chacals. *Tariacht* : hélice en bois. *Tassirth* : un moulin. *Timzine* : l'orge.

DJAMIL AÏSSANI, président de GEHIMAB

LE HASARD ET L'HISTOIRE, OU UNE UTOPIE EN CONSTRUCTION

Né en 1956, le professeur Djamil Aïssani, président de l'association GEHIMAB (Groupe d'Etude sur l'Histoire des Mathématiques à Bougie Médiévale), et fondateur du laboratoire de recherche LAMOS au sein de l'Université de Bejaïa, est de cette génération d'Algériens pour lesquels le monde était plein d'espoir et d'avenir. A peine diplômé de l'Université de Constantine où il fait son premier cycle d'étude en mathématiques, il obtient, à l'âge de 23 ans, une bourse pour parfaire sa formation en URSS. « A l'époque, se souvient-il, on pouvait aller n'importe où et on n'avait pas besoin de visa. » Après un an d'apprentissage de la langue de Pouchkine à Bakou, il rejoint « l'une des plus grandes écoles de probabilités au monde », dans la ville de Kiev. « Je fais partie de l'histoire, ironise-t-il derrière sa moustache en guidon, puisque l'URSS n'existe plus » et que, depuis, la ville de Kiev est devenue la capitale de l'Ukraine.

Ses études achevées en 1984, il revient en Algérie et fonde, un an plus tard, le premier laboratoire de recherche en mathématiques appliquées, LAMOS, dans la toute nouvelle université de la wilaya de Bougie. Pour ce spécialiste « des processus aléatoires », auteur d'une thèse intitulée « Ergodicité et stabilité des chaînes de Makov », du nom d'un célèbre mathématicien russe, sa trajectoire se raconte comme un modeste concours de circonstances, une série de hasards. « S'il n'y avait pas eu l'arabisation des bacheliers, peut-être que je ne me serais jamais intéressé à l'histoire des sciences, et s'il n'y avait pas eu une nouvelle carte universitaire, je n'aurais jamais pu créer un laboratoire de recherche en théorie des mathématiques. »

Un laboratoire qui compte aujourd'hui 65 chercheurs, bien installé dans les murs de l'université « Mira » de Bejaïa, où il occupe un bel étage et qui, au fil du temps, a acquis son autonomie et élargi son champ de recherche en devenant le LAMOS (Laboratoire de Modélisation et d'Optimisation des Systèmes), agréé par arrêté ministériel en juin 2000.

C'est là que le professeur reçoit avec méthode et concision. Djamil Aïssani est de ceux qui ne se livrent qu'avec parcimonie, préférant agir et laisser les traces de son engagement le long des routes qu'il parcourt avec curiosité et dans le partage. Et si ce mathématicien était une



opération, il serait une addition. L'une de ses qualités étant sans doute de créer des dynamiques, d'agglomérer des énergies, de transformer les intelligences individuelles qui l'entourent en intelligence collective. Comme tout bon enseignant, il aime proposer à ses interlocuteurs des ouvrages, des écrits, leur suggérant de faire l'effort de se documenter avant de lui prendre de son temps. Un temps précieux, pour cet homme aux mille et un projets, qu'il partage entre son laboratoire et l'association.

Quand il fonde, en 1991, avec d'autres universitaires ou citoyens curieux, ce groupe d'études, association qui ambitionnait à l'origine « (...) de contribuer à l'exhumation des témoignages sur les activités scientifiques à Bejaïa, de l'époque médiévale au XIXe siècle », personne n'aurait parié un kopeck sur cette singulière expérience. Quand, tout autour, le débat politique, alors en pleine ouverture démocratique, mobilise les énergies et fonde, souvent dans la violence, les oppositions au régime du parti unique sur des déterminants identitaires, comme l'islam ou la revendication berbère, on est loin de s'imaginer que l'histoire des mathématiques va mener cette expérience sur des chemins singuliers qui, sous leur apparente modestie, renouvellent toute l'approche de l'identité et du patrimoine.

Vingt ans plus tard, c'est pourtant l'originalité de cette démarche qui fera de cette association une référence dans le mouvement associatif algérien : couverte de distinctions, nationales et internationales, reconnue par les autorités et adoptée par la population, elle est même devenue à son tour objet de recherche universitaire. Mohand Akli, auteur d'une thèse de sociologie sur ce groupe, explique ce choix en ces termes : « Le choix de cette association a été déterminé autant par son projet initial que par les directions multiples de ses préoccupations, celle d'une reconsidération du patrimoine matériel et immatériel de la ville de Bejaïa dans sa diversité et à des époques éloignées. Les multiples directions de ses investissements nous donnent ainsi la preuve de l'efficacité que l'association n'a cessé d'apporter dans ces actions de revalorisations patrimoniales alors que les institutions qui en ont la charge sont dans l'incapacité d'être opérationnelles »¹.

Ce succès est le résultat d'années de travail, de rencontres organisées et animées avec soin autour du réinvestissement du patrimoine de la région, d'une nouvelle lecture, avec des supports modernes, pensés, allant des pièces de théâtre aux rencontres savantes, le tout suscitant l'adhésion, l'intérêt de la population – ce qui est rare dans un pays où le mouvement associatif a bien du mal à construire son autonomie. Et c'est cette rencontre entre la population et l'engagement des adhérents de GEHIMAB qui est l'une des clefs de cette réussite.

« Un jour, raconte le professeur, quelqu'un vient nous voir et nous dit : 'j'ai de vieux manuscrits', et il nous les apporte. On s'est rendu compte qu'il y avait toute une bibliothèque ; nous avons pensé qu'il était important de la reconstituer. » C'était en 1994. Cette découverte d'Afrik n'Ccix Lmuhub (première et unique bibliothèque savante de manuscrits cataloguée de la Kabylie), ramènera à la lumière quelques 576 manuscrits, en arabe pour la plupart, et en berbère pour certains, qui avaient été soigneusement protégés depuis le milieu du XIXe siècle par la famille Oulahbib de Tala Uzrar, (commune de Aïn el Graj, au sud-est de la Kabylie). Il faudra deux années de travail pour « reconstituer les ouvrages, feuillets par feuillets, des

1 . « Le GEHIMAB. Une association indépendante à la recherche du patrimoine de la ville et de sa province dans l'Algérie d'aujourd'hui », par Mohand Akli Hadibi, publié in *Insaniyat* n°39-40, janvier -juin 2008.

ouvrages dont certains datent du XIVE siècle », rappelle, encore ému, le professeur. « C'est la bru de la famille qui, en 1957, avait enterré dans la terre cette bibliothèque à la demande de son beau-père qui voulait les sauver de la destruction de la colonisation. » Mission accomplie. Désormais ce fonds connu sous le nom de « Collection Oulahbib », après avoir donné lieu à une exposition, est protégé, rangé dans sa ville d'origine dans un centre de documentation conçu à cet effet, et ce grâce au travail de GEHIMAB. Cette bibliothèque, khazina, avait sans doute appartenu à un lettré local, Cheikh El Mouhoub (1822-1904), et témoigne de la vie culturelle de cette époque quand la région était encore un carrefour d'échanges culturels entre les différentes villes de diffusion de savoir comme Tlemcen, Constantine ou Fès.

« Depuis, écrira plus tard Djamil Aïssani, nous avons pu localiser des écrits de ce type dans les fonds manuscrits de plusieurs zawiyya – instituts du sud-est de la Kabylie et de la vallée de la Soummam (...). »² Ces découvertes permettront de reconstituer un lexique arabe dialectal/berbère qui, bien que célèbre, était porté disparu : « il se trouvait dans Akham n'Ccix, dispersé parmi tout un ensemble de feuillets épars. Le manuscrit était désordonné et nous l'avons réorganisé ». Il s'agirait de « l'unique lexique manuscrit Arabe dialectal/Kabyle découvert en Kabylie. Il s'agit d'un manuscrit du XIXe siècle qui a appartenu au fonds documentaire de la zawiyya historique de Cheikh Aheddad. Une brève analyse donne à penser que ce lexique pourrait avoir été conçu à l'intention des étudiants arabophones qui venaient poursuivre leurs études à la zawiyya historique de Seddouk ou Fella. D'une manière plus générale, ce lexique servait probablement à faciliter la communication entre la zawiyya mère et d'autres qui lui étaient affiliées (au sein de la Tariqa Tarehmanit-Rahmaniya). »

Dans un pays pauvre en écrits historiques d'origine locale, ces « exhumations » inattendues, par-delà leur contenu, ont en effet fonctionné comme des clefs pour ouvrir d'autres perspectives par l'émotion qu'elles provoquèrent dans la population et auprès des autorités, tant cette région avait été dévalorisée au prétexte que sa culture ne serait qu'orale. « Cette découverte a déclenché un désir de savoir, d'identification de ces réservoirs de mémoire, se souvient le professeur, tout le monde est venu nous voir pour les aider à comprendre, à questionner leurs histoires, des membres de *zawiyyas*, des historiens, des citoyens. » Mais, ajoute avec humour ce rationaliste raisonnable, « notre plus grande réussite est d'être devenus une référence même dans le domaine religieux ». Au point d'être sollicités par le ministère des Affaires religieuses pour l'organisation de rencontres autour de l'histoire de la pensée musulmane dans cette région qui accueillit, notamment au Moyen Age, de prestigieux docteurs de la foi, attirant, entre autres, l'attention et le séjour dans ses murs du célèbre Ibn Khaldoun.

Reconnue par le ministère des Affaires religieuses, GEHIMAB est également parvenue à se faire couronner par le Prix de reconnaissance Mouloud Mammeri en 1997 « pour la découverte, la restauration et la valorisation d'*Afrik n'Ccix Lmuhub* ». Fierté du professeur Aïssani qui rappelle que ce prix couronne ainsi pour la première fois des textes dont l'écrasante majorité ont été rédigés en arabe, alors que jusqu'alors il n'avait distingué que des textes en berbère.

En questionnant l'histoire des savoirs locaux de manière ouverte, disponible, dans une

2 . Communication intitulée, « Le lexique, manuscrit arabe dialectal/kabyle, de la zawiyya historique de Cheikh Aheddad (XIXe siècle) » par Djamil Aïssani et ses collaborateurs, in site GEHIMAB.

démarche à la fois militante et scientifique, l'association parvient en vérité à forcer bien des barrières, à sortir du ghetto culturel les régions à dominante berbérophone dans lequel elles demeurent bien souvent enfermées du fait, tant du pouvoir central autoritaire que des oppositions qu'il a engendrées autour de ce que l'on appelle le Mouvement Culturel Berbère (MCB), né dans les années 80.

Cette « entreprise » note, Mohand Akli Habibi, « est différente de celle projetée par les acteurs du Mouvement berbère, en ce sens qu'elle n'est pas revendicative et exclusive parce qu'elle se donne en charge autant les questions religieuses que linguistiques. Elle part du général au particulier, prend en charge toutes les questions religieuses et patrimoniales »³.

Ce changement de perspective est d'autant plus intéressant que le professeur Aïssani, comme beaucoup d'autres membres de GEHIMAB, est lui-même issu de ce vaste mouvement qu'a été le MCB. C'est d'ailleurs à cette époque qu'il traduit les poèmes de Slimane Azem, célèbre auteur compositeur kabyle. « Ce qui m'intéressait, c'était la langue : est-ce que la langue berbère peut devenir une langue scientifique ? C'était la question qu'à l'époque, on se posait à l'Université. Ce n'était pas seulement, comme aujourd'hui, un débat sur le patrimoine. »

Alors que la revendication identitaire, exclusivement centrée sur la question linguistique opposant arabe et berbère, enfermait dans des identités meurtrières, la quête plus large sur le patrimoine, tant matériel qu'immatériel va permettre de sortir de « l'isolat kabyle ». Tout porte à penser qu'au lieu de soustraire, cette démarche permet d'ajouter, comme une autre manière de transmettre de l'histoire locale laquelle, par le bon usage de la mémoire, raconte l'esprit d'une ville dans son ouverture plutôt que son enfermement.

Parti pour réinvestir, re-raconter la rencontre de cette ville avec les nombreux savants, « dont des mathématiciens d'exception » venus dans les valises des conquêtes, arabes et chrétiennes, ou dans celle de la nécessité, l'association GEHIMAB s'est inventé un art de transmettre. Un art qui consiste à se saisir de l'histoire prestigieuse d'une de ces figures qui ont marqué l'histoire, de la ramener à la lumière et de la laisser conter, en définitive, le passé d'une ville : Bougie. Grâce à ce travail d'une modernité efficace, d'illustres personnages, jusqu'alors connus des seuls spécialistes, sont devenus de véritables « stars » auprès d'un public de profanes. Ainsi de Léonardo Fibonacci (1170-1245), considéré comme l'un des plus grands mathématiciens de l'ère chrétienne du monde occidental, et dont l'ouvrage majeur, *Liber abaci*, daté de 1202, est resté longtemps une référence sur la théorie des nombres. Son histoire raconte que c'est sur le port de Bejaïa, dans la compagnie des pêcheurs et des marchands, alors qu'il était encore un jeune enfant, qu'il a été initié à l'art du calcul indo-arabe. Plus tard, il deviendra célèbre justement en popularisant ces chiffres jusqu'alors inconnus en Occident. Mais que faisait donc ce gamin de Pise sur le port de Bougie ? Il accompagnait son père qui dirigeait le bureau des douanes entièrement consacré aux échanges entre les commerçants de la ville de Pise et de la ville de Bougi. C'est dire la place qu'occupait cette ville en Méditerranée à l'aube du XIIe siècle.

D'autres scientifiques ou savants religieux croisèrent leur destin avec celui de cette ville-carrefour, et c'est tout le mérite de l'association de les rendre vivants aujourd'hui, de Raymond Lulle, à Al Gurashi en passant par Al Qalassadi et tant d'autres.

De l'histoire des mathématiques à la reconstitution de vieilles bibliothèques, de lexiques disparus jusqu'à l'histoire de l'eau dans cette région riche en sources naturelles, un intérêt en ouvrant un autre, GEHIMAB s'est investie dans une nouvelle mission : transformer le passé en économie d'avenir. Partie du patrimoine lié à l'eau dont la région est riche, depuis l'aqueduc romain de Saldae, né des sources du Mont Aghebalou de Toudja, elle se propose de re-raconter, à travers le « Chemin de l'eau », le « Chemin des moulins », conçus comme des circuits touristiques, une histoire qui transformerait des pierres jusqu'alors délaissées en activités économiques liées au tourisme.

Le Musée de l'eau à Toudja, bâti grâce à une addition d'énergie, à l'initiative de cette association décidément étonnante, est devenue l'incarnation de ce projet aussi ambitieux que séduisant. (Voir article « La mémoire de l'eau, la main des hommes » [page XX](#))

Sur ces chemins reconstitués, on rencontre des ingénieurs romains, des meuniers berbères, des savants arabes, des colons français néanmoins écrivains, des poèmes de femmes, on y rencontre du passé et du contemporain, on y rencontre de l'espoir et de la fraternité, ce qu'appelle joliment le sociologue Mohand Akli Habibi, « une utopie en construction ».

3 . « Le GEHIMAB. Une association indépendante ... » op.cit.